Quatre propositions pour l'analyse praxématique de la diglossie (et du texte diglossique)

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3524>

DOI : [10.4000/praxematique.3524](https://doi.org/10.4000/praxematique.3524)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1985

Pagination : 7-17

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Quatre propositions pour l'analyse praxématique de la diglossie (et du texte diglossique) », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 5 | 1985, document 1, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3524> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3524>

Robert LAFONT
Université Paul Valéry
Montpellier III

QUATRE PROPOSITIONS POUR L'ANALYSE PRAXEMATIQUE DE LA DIGLOSSIE

(ET DU TEXTE DIGLOSSIQUE)

On propose ici, dans une formulation très rapide, les résultats d'une réflexion d'une vingtaine d'années sur les fonctionnements diglossiques et spécialement sur l'écriture diglossique.

On se réfèrera, entre diverses études antérieures, à un article de 1976 : Le texte littéraire en situation diglossique (Cahier n° 4 du Groupe de recherches sur la diglossie franco-occitane), que nous donnons en annexe. Très significativement cette mise au point, que nous reconnaissons encore valable, n'empruntait aucun concept à la praxématique, alors pourtant dans sa phase décisive d'élaboration, et qui se formulait relativement au texte (Introduction à l'analyse textuelle, 1976).

C'était prudence stratégique. Le linguiste avançait alors d'un côté (celui de la théorie linguistique) sur le terrain déjà reconnu et balisé par les grammairiens et les sémanticiens, dont la discipline n'est pas de science sociale par principe, et de l'autre côté dans le champ de la sociolinguistique, qui s'affirmait toute récente. Il rencontrait deux publics, deux types d'habitudes méthodologiques, deux lexiques conceptuels et deux lieux de discussion. Il aurait difficilement convaincu les uns et les autres, qui ne sont pas présentement accordés, et dont l'opposition occupe encore quelquefois, les instances de l'Université et de la recherche.

C'était aussi prudence épistémologique. Il a fallu une dizaine d'années pour que la praxématique devienne plus fermement une linguistique de la "parole productrice" et pour que les pratiques sociolinguistiques de terrain s'incorporent une réflexion sur le "sens social". Cela s'est fait dans un travail de plus en plus collectif.

Aussi bien paraît-il aujourd'hui qu'on doive resserrer les chemins parcourus, dessiner leurs carrefours et assurer rétrospectivement l'unité d'une démarche explicative du langage. Cela peut prendre la forme de propositions simples, rapides autant que catégoriques, soumises à la critique active d'une première communauté scientifique, où les "praxématiciens"

ont pris l'habitude de rencontrer les sociolinguistes et sont quelquefois les mêmes.

Il y en aura quatre.

1. Première proposition : Le conflit diglossique est un conflit de société qui passe par l'occultation du travail du sens.

Référons-nous à la définition du praxème : un outil phonologique à produire du sens "qui s'incorpore les deux praxis historiques de l'homme, interdépendantes et pourtant relativement discernables, la technique et celle qui organise la société" (Le travail et la langue, p. 100)

Quand deux sociétés sont dans un rapport hiérarchique en un même lieu ou en deux lieux différents mais communicants, celle qui a la maîtrise technique et sociotechnique impose ses praxèmes avec ses produits matériels. Exemple des plus banal : les Indo-européens n'avaient pas la praxis de la greffe sur églantier qui produit la "rose". Le "mot" rosa, rhodon est dans les langues de ce groupe arrivées sur la Méditerranée, un emprunt lexical. Exemple massif : la praxis matérielle (la technologie et la pensée technique) transportée de l'Asie en Europe par l'Islam en langue arabe classique (dans le dialecte des Bédouins de la Mecque), supérieure à celle héritée de l'époque gothique par les populations romanes, a meublé le lexique des langues d'Europe, et spécialement de la Péninsule ibérique d'un ensemble lexical qui a une double fonction de marqueurs : marqueur d'un champ techno-conceptuel (le Sprachfeld de Trier) et marqueurs de diglossie.

Aujourd'hui la supériorité technologique de la société américaine du Nord impose au monde entier une foule de marqueurs de ce même double type : avec le produit d'une technologie, les produits de la société linguistique qu'on a pris l'habitude de désigner comme WASP (White Anglo-Saxon Protestants).

Constatant cela en praxématique, nous disons quelque chose de plus que la théorie habituelle de l'emprunt. Nous ne nous bornons pas à reconnaître que les "mots" accompagnent les "objets" comme une étiquette. Nous tirons au clair une homologie plus profonde, qui est celle de l'occultation de la production dans le produit, des deux côtés.

Même si chaque membre d'une société productrice d'un objet complexe n'est pas à même de comprendre quels programmes factuels et cognitifs ont amené jusqu'à sa production, il n'est pas faux de dire que la société globale, globalisant les connaissances dans le fait même qu'elle en charge au nom de tous des spécialistes, est maîtresse, elle, des processus : elle comprend ce qu'elle fait. La preuve en est qu'elle délivre la connaissance et la compréhension par un enseignement universitaire, par une formation publique ou privée, éventuellement par une vulgarisation techno-scientifique.

D'un même mouvement, elle produit les praxèmes nécessaires à la nomination compréhensive de cet objet et au réseau linguistique qui soutient la description fonctionnelle technique.

C'est dans l'écartement de cette réalité double que le rapport hiérarchique des sociétés provoque l'occultation du travail du sens. Il peut arriver, -situation limite- que le praxème et la praxis liés soient également maintenus étrangers à une société infériorisée dans le contact anthropologique. Ainsi, une société de cueilleurs de fruits, dite "primitive", mise au contact d'un moteur à explosion, empruntera à l'Anglais du trader l'outil phonologique motor et restera exclue de la compréhension du fonctionnement de l'objet même. Ce fonctionnement, elle pourra l'interpréter suivant ses propres schémas de compréhension du monde, le plus souvent les schémas d'acte magique. Méfions-nous cependant : le recours du "primitif" à la magie devant la technologie, est un cliché ethno-centriste où s'expriment avec complaisance la supériorité.

Le plus souvent, s'il s'agit d'un objet aussi banalisé que le moteur à explosion, le "primitif" apprendra son fonctionnement. Il gagnera sur lui une compétence technologique (qu'on pense à l'habileté très étonnante des réparateurs d'automobiles au plus profond de l'Afrique). Mais, du moins s'il veut maintenir la communication avec la société dominante dont il reçoit l'objet, et presque toujours dans son usage social immédiat, il adoptera le praxème étranger et toute la chaîne, ou réseau des praxèmes qui permettront l'élargissement de cette compétence. Mais, du fait même qu'ainsi un praxème passe d'un système linguistique à un autre, il devient opaque. Sans lui il n'y a pas de travail du sens perceptible.

Pour l'Américain actuel, travelling, play back, leasing, show room, landrover, pin-up, pick-up, speaker, flipper, outsider etc ...

(si l'on veut saisir dans le plus grand désordre une circulation projetée en France de praxèmes anglo-saxons) sont branchés sur des outils hyper-récurrents anciens ("rodés") de production de sens (to travel, to plan, to lease to show, to pin , to pick, to speak, to flipp, side, on, up, etc ...). Il lui est loisible de maintenir vivant le travail signifiant, dans son épaisseur complexe, sous le réglage socio-technique actualisé, aplati (le "sens technique" des lexicographes"). Le Français ne perçoit que ce réglage transporté comme un "sens pré-fabrique".

Le marqueur de diglossie est ainsi une privation d'activité signifiante, non seulement du côté de l'entrée dans la société infériorisée. Mais aussi dans toute son activité. L'Américain avec les occurrences praxémiques citées plus haut peut procéder à de nouveaux réglages, alors que le Français ne le peut pas. L'emprunt sémantique est en fait un verrou mis, dans la société emprunteuse, sur l'histoire du sens, et par là un fait d'aliénation ethnique.

Disant cela, nous n'entendons pas le moins du monde nous rassembler idéologiquement avec ceux qui luttent contre l'emprunt par un nationalisme aussi opaque que l'impérialisme qu'ils dénoncent. Ce n'est pas par le purisme lexical qu'on résout un problème de restauration du travail signifiant, mais par la praxis linguistique même. Nous allons tenter de le prouver.

En ce qui concerne le texte littéraire, il est très important de savoir que l'Américain peut avec bull-dozer établir connotativement la même revivification du sens que le Français avec pied-de-biche. L'emprunt écrase la polyphonie textuelle comme il aplatit la vie du langage. Un texte "franglais" est un étiquetage, non un texte de sens. Du moins au premier degré.

2. Deuxième proposition : le conflit diglossique est un "déchirement productif" du système de la langue, qui finit par effacer la diglossie.

Sous cette définition dynamique, nous regroupons trois ordres de faits bien connus des linguistes de la diachronie.

D'abord les faits de doublés, bien apparents dans les langues romanes. Il s'agit, on le sait, d'une reduplication de la dérivation

suivant les tendances phonologiques d'un système. Par exemple le refus de l'accentuation paroxytonique en Gaule septentrionale aboutit à ce que fragile du latin donne fraile (moderne frêle) par réduction (syncope syllabique), et fragile par déplacement d'accent. La première forme française est dite populaire : elle est d'oralité. La seconde est dite savante : elle est produite par l'oralisation de la langue d'écriture, langue supérieure, le latin. Ce que nous appelons "déchirement productif" est là bien visible. La hiérarchie linguistique -une longue diglossie maintenue en domaine roman par l'usage d'un latin vivant dans les classes "cultivées"-, intervient, à l'inverse des cas précédemment envisagés, non comme aplatissement, mais comme pluralisation du travail du sens. L'usage se trouve pourvu de deux praxèmes, l'un de fonctionnement normal, l'autre de fonctionnement normalisé. En conséquence le réglage se diversifie. Le marqueur de diglossie (fragile) devient d'abord connotation interne à la langue B, puis dénotation. La Français moderne ne dira pas qu'une caisse d'emballage est frêle, mais fragile. Par contre l'Italien traitera la minceur féminine comme la fragilité de la matière inerte : fragile, car son système phonologique admet les proparoxytons.

Second groupe de faits : les articulations "générales" du sens celles que l'école de Greimas place dans le sémantique, par opposition au sémiologique, et que nous situons du côté de "l'allègement praxémique" par lequel le système linguistique se redouble de praxis de linguistique et rejoint finalement ce que nous appelons depuis peu la logosphère seconde. Il est patent en Europe que ces articulations bien établies comme un réglage propre à la "langue pilote", la grammatica du Latin (mais elles sont le plus souvent le produit d'un "marquage" du latin par le grec ou l'étrusque), ont gardé une pertinence absolue. Dans l'époque (entre le IX^e et le XV^e siècles) où les langues vernaculaires étendent leurs usages sur le terrain que le latin occupait d'abord seul, et multiplient leurs registres, conquérant les plus "hauts", elles apprennent à monter ces articulations dans leur phonologie et leur morphologie propre. Cela est particulièrement visible quand la dérivation double ci-dessus définie ne vient pas troubler la perception "abstraite" (déchargée d'identité praxémique) du phénomène. Répétons que Aus-druck et Ein-druck de l'Allemand est la germanisation d'une articulation du sens ex-pressio /in-pressio, qui domine l'activité cognitive de toute la société européenne. Empruntons aussi cette preuve, étroitement technologique, à une description commerciale d'appareil. Une seule

production de sens passe par des articulations identiques, morphémiquement isolables : tuning knob (anglais), bouton d'accord (français) Abstimknopf (allemand) avstämningratt (suédois), afstemknop (néerlandais). Cette saisie d'un sens hiérarchiquement supérieur aux domaines ethno-sémiologiques (qui fonde le Standard Average European) revient à cet apparent paradoxe qu'au niveau métalinguistique, le marqueur devient effaceur de diglossie : le système linguistique dominé se rend capable de produire un sens où s'inscrit la dominance même.

Troisième groupe de faits : ceux qui concernent la distribution praxèmes-parapraxèmes. On observe généralement une plus grande résistance systémique du côté des parapraxèmes. Et cela n'est que normal. Le transfert du praxème n'obéit pas à la nécessité dégagee sous première proposition. Il peut arriver cependant que les deux transferts s'accompagnent et que le parapraxème se mette à devenir lui-même productif dans la langue emprunteuse, pour des raisons socio-techniques. Si le suffixe /ür/ a remplacé souvent en Occitan moderne le suffixe autochtone -aire ou -ador, c'est parce que la nomination des acteurs techniques est passée à un certain moment d'histoire par le rapport diglossique avec le français : mineur est emprunté sous la forme /minür/ et /-ür/ peut servir à fabriquer escubilhur pour escobilhaire, "balayeur". On sait que le suffixe -ing s'autonomise en Français moderne pour la nomination de l'acte technique : programming.

A ces cas particuliers près, la distribution entre praxémique et parapraxémique, pour ce qui est de l'emprunt, est claire. Elle est le fondement même de la production d'identité linguistique. Ainsi le territoire de la Gaule romanisée, par l'effet des substrats et des superstrats, a abouti à des résultats fort remarquablement complémentaires. Quand un substrat fort a résisté à la romanisation, le parapraxémique est resté en place et l'emprunt lexical n'a pas infirmé la production identitaire : ainsi la langue basque a pu se faire d'un stock praxémique assez largement latin ou roman moulé dans un système parapraxémique ibéro-aquitain. Au voisinage de cette aire, la parapraxémique se romanisant, est né le Gascon. Même bascule entre les deux langues identifiées "franques" : le maintien du parapraxémique germain a donné le francique, le maintien de la latinité parapraxémique a produit le français. Le breton armoricain est d'une recel-tisation parapraxémique forte d'une aire praxémiquement latinisée. Le breton gallo a été produit inversement.

On a là les cas limites de production d'autonomie linguistique par contact de langues antérieures.

En articulant ces trois catégories de faits, on est amené à penser que la diglossie, déchirement du système (système qui sans doute n'est un et tel que par une illusion recursive d'identité référentielle), est à inscrire autant du côté du travail différenciateur du sens que du côté de son aplatissement. Elle est par elle-même positive comme négative. Où trouver donc le critère entre les deux fonctionnements, entre les deux effets contradictoires d'un même fonctionnement ?

3. Troisième proposition : marquage ou effacement de la diglossie, effacement ou production de l'identité linguistique sont des activités du marché social du sens.

La praxématique situe la réponse à ce questionnement du côté d'une théorie de la valeur et du marché, qu'il convient d'harmoniser aux problèmes de diglossie. Problèmes qui concernent en vue superficielle un "pouvoir sur les mots" (sur les signifiants), mais comme simple repère phonologique d'un "pouvoir sur le sens".

Nous le ferons en considérant la société diglossique comme un "espace de parole réglée" ; exactement : prise entre réglage hérité, dérèglement et nouveaux réglages. Le marché du sens a des clôtures relatives. S'il était totalement clos, il n'y aurait pas diglossie ; s'il ne se produisait pas des phénomènes endémiques de clôture, toutes les productions signifiantes le traverseraient sans l'architecturer et il n'y aurait pas de sens du tout. Ces clôtures s'établissent, disparaissent, se transforment.

Les deux catégories de phénomènes ci-dessus désignées sont à considérer dans cette diachronie des résolutions dialectiques perpétuelles (sans pour cela effacer les pesanteurs, immobilisations temporaires de l'idéologie).

Une résolution totalement négative revient à un envahissement total du champ social par un ensemble de praxèmes marqueurs de diglossie. Elle correspond à certaines productions discursives françaises actuelles où le déséquilibre lexical est absolu : les praxèmes anglo-saxons sont devenus largement majoritaires. Ce statut est celui de "franglais", il n'est pas différent de celui du "francitan". Nous maintenons l'adjectif "français". En effet le sentiment identitaire du système d'accueil ne disparaît pas. La

société qui parle et écrit franglais est toujours de fait et de conscience francophone et non anglophone. Un jugement du type "ce n'est plus / pas du français" est une réaction idéologique anti-diglossique qui ne change rien à la "nature des faits". Cette nature, il nous semble bien qu'elle réside dans l'évidement du sens. Le franglais pourrait être en ce moment un français privé de travail signifiant. L'étiquetage par praxèmes extérieurs unidimensionnels correspond à ce qu'on dénonce ordinairement ces temps-ci dans les "pensées clichés", ou "la langue de bois". Une langue étrangère fournit des commodités particulières à cette stéréotypie. Mais, répétons-le, c'est une stéréotypie française, circonscrite par les limites sans arrêt bornées d'une société.

En somme, le marché est bien français, mais la société qui en est usagère en a perdu le contrôle et la fécondité. Parallèle rigoureux (et non métaphore) avec ce qu'on appelle une économie nationale extravertie, ou colonisée (deux sens d'un même processus) : il y a un marché français nominale-ment (il y a même un Ministre de l'Economie), mais il ne fonctionne pas par et sur lui-même (le Ministre de l'Economie n'y peut rien faire de décisif).

On remarque que l'identité ne se perd pas par accumulation des marqueurs de diglossie (sauf sous un regard d'académisme lexical). Mais elle ne se produit pas non plus. Elle se gèle en perdant tout contenu vivant.

Le remède académique proposé, la repraxémisation formelle et seulement formelle, n'est un palliatif que par illusion. Il revient à lutter (et c'est toujours désespérément, inutilement) contre les marqueurs de diglossie, sans jamais remettre en branle le sens. Cette opération militante correspond à la foi naïve dans l'échangibilité des signifiants. Je cite une anecdote actuelle révélatrice de la duperie. Un marchand de meubles design avait convié sa clientèle à son futur show room parisien. L'association de défense de la langue française lui a fait un procès (mais oui!) pour employer des mots anglais, alors qu'il y a des mots français équivalents comme hall ! Tout le monde sait bien pourtant que show room est une nouvelle valeur produite sur le marché français, linguistique et économique, comme le fut hall au XIX^e siècle, praxème d'origine française lui-même revalorisé par le passage par l'anglais.

Le seul remède concevable (mais faut-il encore parler de remède, ce qui ferait passer l'emprunt par une maladie, contagieuse s'entend ?) consiste à remettre en activité le marché linguistique, en lui faisant de nouveau produire du sens. Du même coup, à l'identité linguistique corsetée dans sa défense de signifiants vides succède une production d'identité. Cela peut se faire aussi bien par l'emprunt praxémique massif que par le refus d'emprunt, par la désidentification du système comme par sa réidentification.

Mais à deux conditions, la première est la saisie des articulations nécessaires du sens, qui actualisent la langue en l'accordant à une situation large. "Retrousser la diglossie", cela se fait soit en s'y jetant à corps perdu pour que l'hybride linguistique réussisse en termes d'histoire, soit en forgeant à partir de l'outillage traditionnel l'équivalent d'un lexique de communication mondiale. Il faut bien que les Guaranis sachent que la promotion du Guaraní passe par une certaine européanisation des "catégories sémantiques", pour si précieuse que soit la Weltanschauung amérindienne aux yeux d'ethnologues perversement protecteurs de l'identité.

La seconde condition est qu'en ce lieu linguistique, sur ce marché du sens, l'activité autonome continue, que les Guaranis, dans une reconquête de la capacité signifiante, aient quelque chose non de traditionnel, mais de nouveau à se dire entre eux et à dire aux autres.

4. Quatrième proposition : la frontière où se définit la diglossie est l'affaire du sujet diglossique lui-même

Il y a sans doute un repérage objectif possible de l'emprunt. Mais dans la mesure où une société continue ou se remet par désaliénation historique à "faire du sens", il n'est plus qu'une affaire de spécialistes, d'étymologistes. Que spiegel se soit rien d'autre que le latin speculum en allemand, qu'en grec piàto soit l'italien piatto, qu'en français tête remonte au latin populaire testus : voilà qui peut faire rêver à d'antiques diglossies chez des peuples privés de miroirs, d'assiettes, ou qui ne connurent la langue de Rome que sous ses aspects argotiques et soldatesques. Il reste que Spiegel, piàto et tête ne fonctionnent plus comme emprunts, c'est-à-dire en diglossie.

La frontière n'est pas, fonctionnellement, une ligne de douane lexicale indubitable. Elle est le tracé du sujet, sur quoi il détermine le

soi et l'autre ethniques. Notre travail sur la diglossie s'est bâti depuis longtemps sur la constatation qu'un fonctionnement diglossique est une "conscience de diglossie", le plus souvent fantasmatique.

Praxématiquement, cela s'exprime par le rapport du sujet en inscription discursive avec les réglages du sens sur un marché relativement clos. On sait quel jeu connotatif s'y développe, le snobisme de l'emprunt répondant aux répulsions du purisme. Il n'est jamais acquis que ce qui est emprunt pour un observateur objectivant la situation (en fait ses objectivations sont une pièce du jeu, il vaut mieux le savoir) l'est pour l'utilisateur. Et inversement. Les usagers chauvins de la langue française en crispation de défense ne font jamais qu'institutionnaliser leurs préjugés et leur balourdise linguistiques. Il peut se trouver par contre une majorité de français incapables d'identifier week-end comme un anglicisme, pin-up comme un américanisme.

C'est sur un point qu'une théorie praxématique de l'écriture diglossique paraît susceptible de développements intéressants.

Par simplification et pour revenir à des démonstrations souvent faites depuis vingt ans environ, nous ramènerons à deux "aventures" antithétiques les deux positions du sujet diglossique sur la frontière que lui-même confirme, établit, déplace.

Première aventure : celle de l'acculturation. Le sujet décide de passer la frontière. Il entre dans le langage dominant et du même coup dans la société dominante en s'effaçant comme sujet, en effaçant le langage qui a présidé à sa construction liminaire. Nous avons récemment interprété cette attitude dans le cadre d'une "névrose diglossique" (La neurosi diglossica, Lengas, n° 16, 1984), fort générale dans l'Europe moderne. Nous ajouterons que le résultat d'écriture est un purisme de renforcement, une mise en emphase de l'identité acquise : l'exemple classique en est l'atticisme tardif du Sémite Lucien de Samosate.

Autre aventure : celle de l'exhibition de la différence. Le sujet s'installe sur sa frontière pour s'y montrer extérieur à la culture dominante. Mais cela ne peut se faire qu'en référence à cette dominance, à cette extériorité. Ainsi l'écrivain d'une minorité linguistique française du monde de la parole occitane par exemple, se pose en identité par un

renforcement inverse du purisme. Qu'il choisisse d'écrire en occitan il affectera une épaisseur stylistique où, en somme, la scorie devient plus value, non parce qu'elle recouvre une parole réhabilitée, mais précisément parce qu'elle est scorie. S'il choisit le français, il procèdera à une méridionalisation appuyée.

De toutes façons, ce populisme identitaire, qui semble fuir la littérature, est une littérature au second degré, ce que nous avons voulu appeler une hyperlittérature.

Praxématiquement, elle signifie que le sujet reproduit dans son inscription textuelle, exaspère en attitudes la perte de production signifiante de la société langagière dont il se réclame. En définitive, il a besoin de cette perte de pouvoir parler, lui. De là cette attitude bien connue des littérateurs s'affirmant "peuple", mais peuple muet, aboli, en voie de disparition. La commodité maximale est apportée par la vue identitaire et systémique de la langue. Si un système linguistique clos entre ses clôtures systématiques, sociologiques, historiques "meurt", c'est-à-dire si les clôtures se rompent, il est loisible d'en fantasmer, représenter, galvauder et finalement vendre très cher sur le marché de la dominance un sens éternisé .

Mais la parole continue. Les systèmes s'épousent, s'échangent se modifient. Le marché du sens existe toujours, même s'il change de forme. La praxématique a intérêt à constater cette récréation perpétuelle des situations de diglossie pour assurer ses vues sur le fonctionnement du praxème, sur le travail du sens. Et pour proposer éventuellement des désaliénations qui ne soient pas des fantasmes, des purismes qui ne soient pas des mises au tombeau, une écriture qui ne soit pas glaciation des processus signifiants ou caricature emphatique d'identité.